Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 1 (1912)

Heft: 1

Artikel: Lettre de Paris

Autor: Mestral-Combremont, J. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-247741

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nisme a fait ses preuves. La liberté plus grande accordée à la femme a servi la cause de l'humanité; elle a été mise au service de tous.

Le féminisme est donc d'abord un effort d'émancipation de la part de celles qui ont été longtemps étroitement dominées et dirigées par la volonté masculine; il est aussi un acte de justice et de réparation de la part des hommes à l'égard de leurs sœurs. Mais il est, ensuite et surtout, l'apport de forces nouvelles, de capacités différentes, de générosité et de dévouement illimités, dans la grande lutte que soutient l'humanité contre les difficultés de l'existence et contre les erreurs de la vie sociale et morale. Une société, dans laquelle hommes et femmes, suivant leurs caractères propres, peuvent déployer librement toutes les énergies qu'ils possèdent, s'assure plus de vigueur et plus de bonheur. Le féminisme ne veut pas que la femme copie ou supplante l'homme; il demande simplement à celui-ci d'accepter à ses côtés l'aide que sa compagne lui offre, avec tout l'élan de son cœur.

Roger Bornand.

COIN DU SUFFRAGE

Notre intention est de réunir sous cette rubrique, et indépendamment des articles de fond qui traiteront d'une manière générale la question du Suffrage féminin, tous les renseignements, toutes les nouvelles, — bonnes ou mauvaises! — concernant le vote des femmes, afin que l'on sache immédiatement où trouver dans le Mouvement féministe *l'indication dont on aurait besoin à cet égard. Nous avons pensé que, pour débuter, le mieux était de donner un aperçu de l'état de la question dans tous les pays, de faire une revue générale, à travers trois parties du monde, des droits que possèdent à l'heure actuelle les femmes, ainsi que des moyens de travail, et de l'organisation des diverses Sociétés suffragistes. Chacun pourra de cette façon, et à mesure que seront données des nouvelles, tenir ce tableau à jour.*

Allemagne. — Les droits politiques que possèdent les femmes en Allemagne sont à peu près nuls. De vagues traces des temps féodaux, où un droit quelconque était attaché, non à la personne, mais à la possession d'une terre. C'est ainsi que, dans quelques provinces de la Prusse orientale et dans le Schleswig-Holstein, les paysannes jouissent d'un droit de suffrage municipal indirect, et le perdent quand elles vont habiter la ville. Dans quelques villes d'autres Etats, les femmes peuvent exercer un droit de suffrage municipal par procuration. En somme, fort peu de choses.

Le mouvement suffragiste fut longtemps gêné dans son développement par le fait que, dans certains Etats, le droit d'association n'était pas reconnu aux femmes et que, par conséquent, leurs organisations ne pouvaient avoir aucun caractère sérieux et définitif. Depuis 1908, une loi se basant sur le développement de l'activité féminine dans le commerce, l'industrie, et même dans la vie publique, leur a accordé le même droit d'association qu'aux hommes. Elles ne se sont pas fait faute d'en profiter, et plusieurs grandes Associations (Union allemande, Ligue allemande pour le Suffrage féminin, etc.), formées elles-mêmes d'Associations locales ou provinciales, se sont considérablement développées.

Quelques-uns des partis politiques les plus importants (parti libéral, parti progressiste) ont inscrit à leur programme, par reconnaissance pour les services que les femmes leur ont rendus, l'extension des droits des femmes, sorte d'adhésion générale aux efforts féministes, et le parti progressiste agitait dernièrement la question de savoir si le suffrage féminin en lui-même figurerait définitivement à son programme.

Il faut bien se rendre compte qu'en Allemagne le mouvement est compliqué par la division du pays en vingt-cinq Etats, et, par conséquent, par le fait qu'il y a à conquérir et un droit de suffrage d'Etat et un droit de suffrage national. Le but des suffragistes allemandes est le suffrage secret, direct et universel, et elles protestent énergiquement contre le système suranné « des trois classes », fixant le droit de vote d'après l'impôt, qui subsiste encore en Prusse.

Angleterre. — Pas de pays où la question soit plus brûlante que dans celui-là! Que nos lecteurs se rassurent: nous ne la reprendrons pas à ses débuts; nous n'énumérerons pas les innombrables Sociétés suffragistes anglaises, ni l'extrême variété de leurs moyens d'action. Ce serait d'ailleurs empiéter sur le terrain réservé à notre correspondante anglaise, Miss Isabella Ford. Bornons-nous à dire qu'à l'heure actuelle, un *Reform Bill* est déposé au Parlement, conférant à tout Anglais le droit de vote (le suffrage masculin, on le sait, est encore restreint en Angleterre). Les femmes ont été naturellement indignées d'être exclues de cette réforme électorale, qui, semblait-il, était l'occasion ou jamais de faire droit à leurs demandes. Aussi ont-elles vigoureusement mené campagne tout l'été, mais avec des systèmes différents. Tandis que les *militantes (Union suffragiste et politique de femmes*, W. S. P. U., organe *Votes for Women)* cherchent, par des moyens violents, à attirer l'attention sur elles, et à se faire rendre justice; les *non-militantes (Union nationale de Sociétés suffragistes féminines*, N. U. W. S. S., organe *The Common Cause*, environ 35,000 membres), se sont rapprochées du parti socialiste, qui se fait fort de présenter au troisième débat sur ce *Reform Bill* un amendement y introduisant le vote des femmes, et ont soutenu avec énergie ses candidats, notamment dans plusieurs des élections complémentaires qui ont eu lieu cet été. On nous affirme que le troisième débat n'aura pas lieu avant décembre ou janvier; mais, néanmoins, nous dit un communiqué de Londres, « les revendications des femmes seront très prochaine-
« ment discutées à la Chambre des Communes, à propos d'un *bill*
« de moindre envergure. M. Snowden, un ami zélé de la cause fémi-
« nine et l'un des membres les plus influents du *Labour Party*, a
« l'intention de présenter un amendement au *Home Rule Bill*, récla-
« mant la franchise électorale locale, comme base du droit de vote
« au nouveau Parlement irlandais. La conséquence de l'adoption
« de cet amendement serait l'admission des femmes irlandaises
« chefs de famille dans le corps électoral. On espère qu'il sera voté
« même par des membres du Parlement hostiles jusqu'ici au suf-
« frage féminin, parce qu'ils ne voulaient pas que les femmes fussent
« appelées à se prononcer sur les questions dites « impériales ».

« Toutes les associations pour le suffrage féminin se sont mises
« d'accord pour recommander la proposition Snowden, dans le sen-
« timent qu'il y aurait eu pour elles une impossibilité morale à ne
« rien tenter en faveur du vote des femmes, à l'occasion de l'adop-
« tion d'une constitution nouvelle: c'eût été l'équivalent d'un aban-
« don de principe, d'une véritable désertion. »

(A suivre.)

LETTRE DE PARIS

Paris, octobre 1912.

Bien des sottises ont été dites, et par des gens qui certes ne sont pas tous des sots, à propos d'une œuvre que l'on rangera tôt ou tard, je parie, parmi les plus fortes et les plus belles de ce temps: je veux parler des deux romans publiés par M. René Boylesve sous le double titre de *La jeune fille bien élevée* et de *Madeleine jeune femme*. A notre époque de lutte pour la vie — pour la vie matérielle — et d'énergie surtout extérieure, tous n'ont pas compris, même dans le public féminin, l'intérêt puissant qu'offre l'évolution de ce caractère de femme entrant peu à peu en possession d'elle-même, échappant à l'étouffante pression de la médiocrité environnante et parvenant, pour emprunter une expression usitée en langage religieux, à sauver son âme...

Quatre mots, du moins quant aux circonstances extérieures, suffiraient à conter cette histoire, qui est celle de milliers de Françaises et même de milliers de femmes de tous les pays, mais encore, je crois bien, surtout de Françaises. Madeleine est née dans une de ces familles de la bourgeoisie de province où, de mère en fille, les femmes sont habituées à sacrifier leurs goûts, leurs aspirations, leur soif de bonheur, tout leur être individuel enfin, sur l'autel des convenances. Sous ce mot de convenances se cache peut-être d'ailleurs quelque chose de plus respectable et

de plus grand qu'il ne semble; mais elles-mêmes ne s'en doutent pas. Quand Mme Coëffetan, la grand'mère de Madeleine, s'aperçoit que celle-ci pense un peu plus que de raison au jeune homme qui, l'autre jour, au piano, lui tournait les pages, la bonne dame crie au scandale. Quoi ! Madeleine, une jeune fille bien élevée, se permettrait de laisser parler son cœur ou même son imagination sans l'assentiment de sa famille qui, seule, a qualité pour juger de ce qui lui convient! Vite, qu'on souffle sur cette petite flamme qui commençait à briller... Madeleine elle-même est toute prête à se croire coupable, si forte est l'empreinte mise par la tradition sur cette âme née cependant pour la liberté. C'est ainsi que de sacrifice en sacrifice, de renoncement en renoncement, s'est forgé cet héroïsme féminin, ignorant de lui-même, base sur laquelle a reposé, pendant des siècles, l'édifice de la famille française. Les anciens croyaient que pour qu'un monument fût durable, un homme devait être enterré vif dans ses fondements. Cruel symbole de l'inéluctable nécessité du sacrifice! A l'inverse des femmes du Nord, les femmes françaises ont toujours cru, elles, sans y avoir d'ailleurs guère réfléchi, que leur mission était de s'oublier, de se sacrifier à l'intérêt des leurs. Abnégation mal entendue, absurde? Oui, bien souvent, j'en tombe d'accord. Abnégation cependant, et à ce titre, école de force et de grandeur morale. Car qui dit abnégation, même inconsciente, ne dit point veulerie ni servilité, et dit même très exactement le contraire...

Ainsi, tout le long de sa vie de jeune fille bien élevée, Madeleine cède, sans même avoir l'idée qu'elle pourrait faire autrement. Elle cède, oui, mais en cédant elle n'abandonne d'elle que ce qui n'est pas véritablement elle, se réservant, dans son for intérieur, cette « arrière boutique » dont parle Montaigne, « toute « nostre, toute franche, en laquelle nous establissons notre vraye « liberté et principale retraicte et solitude. »

C'est l'enthousiasme religieux, puis la musique, qui tout d'abord lui ouvrent la porte de cette « arrière-boutique. » Deux vieux artistes parisiens, passionnés de musique, s'établissent dans la petite ville où vit Madeleine, s'intéressent à elle, lui donnent des leçons.

En deux mois de vacances, mes deux maîtres firent de moi une musicienne, non pas exécutante, assurément, mais déterminée, ardente, partie, définitivement partie vers un but qui me paraissait beau, qui ne contrariait pas mon idéal religieux, qui l'augmentait plutôt en se confondant avec lui. J'entrevis la possibilité de vivre dans ce monde dont les premiers échos m'avaient tant choquée, en m'y créant un refuge sacré, une oasis toujours suave, quels que dussent être les dégoûts que le sort me réservait.

* * *

Et quels dégoûts le sort ne lui réservait-il pas ! Comme couronnement à sa vie de jeune fille bien élevée, Madeleine est amenée tout doucement, fatalement, contrainte par la toute puissante force des choses, à épouser M. Achille Serpe, « architecte excellent d'ailleurs, et rien que cela : la disposition pratique d'un appartement, le choix des meubles, la place de la baignoire dans le cabinet de toilette, étaient pour lui d'une importance capitale dans la vie. Jamais, à aucun instant, il ne manifesta qu'il voyait au delà. »

Elle-même, dans le grand désarroi que crée en elle la chute de ses illusions, l'orgueil un peu enfantin d'être mariée, l'anxiété joyeuse de la vie nouvelle qui va commencer pour elle à Paris, s'attarde à des puérilités : elle ouvre, referme, caresse son superbe sac de voyage, cadeau de M. Achille Serpe, se drape avec délices dans un peignoir élégant. Rien de plus finement observé que les impressions du voyage de noce à Venise :

Il me semblait, je m'en souviens bien, que tout de même j'étais un peu déchue. Aux rares moments où je pouvais me recueillir, dans les églises, par exemple, où, sous prétexte de fatigue, je laissais mon mari visiter les curiosités et demeurais agenouillée vingt bonnes minutes, le souvenir de ma grande exaltation religieuse au couvent, puis de ma grande exaltation musicale me revenait tout à coup et m'humiliait profondément. Je pensais que dans ce temps-là ce n'eût été ni un sac, ni une trousse, ni la perspective d'un voyage ou de la vie de Paris qui eussent pesé le moins du monde sur mon esprit. Mais depuis que j'étais descendue des sommets, il ne fallait pas d'objets de haute valeur pour me secourir. A une certaine altitude morale, de grands et puissants motifs sont nécessaires à nous tirer de nos alarmes; tandis que de très modestes raisons suffisent à ceux qui sont dans le terre à terre. Chacun de nous, en définitive, a peut-être le sauveur qu'il mérite.

Ce léger enivrement dissipé, Madeleine commence de vider la coupe nauséabonde des vulgarités que lui réserve sa vie de femme mariée à l'architecte Achille Serpe. Le monde où la conduit son mari — un monde de fêtards où toutes les vilenies sont de mise — l'indigne, l'écœure, mais ne déteint pas sur elle, car de plus en plus, elle se retire dans son « arrière-boutique. » Et c'est alors, par un bel été, à la campagne où elle fait un séjour chez des amis, qu'elle rencontre l'amour, le vrai, celui dont la figure redoutable n'est jamais oubliée de quiconque l'a une fois entrevue. Madeleine est femme, elle est parfaitement, dangereusement femme : comment va-t-elle faire face à la grande épreuve ?

... Mon impression dominante est qu'une espèce de sorcellerie m'environna constamment. Je ne dis pas cela pour m'innocenter, je sais trop bien ce que nous pouvons sur nous-mêmes et quelle veulerie se cache sous l'opinion que nous sommes le simple jouet des choses. Non, mille fois non ! nous ne sommes pas le seul jouet des choses ! Mais nous sommes sollicités par elles d'une façon étrange et sournoise, et que leurs appels sont puissants, pour peu que nous ne soyons pas sur nos gardes ! Ils sont si forts, oh ! je l'avoue, que c'est une bien sotte présomption de s'imaginer que nous puissions trouver en nous-mêmes la force de seulement lutter contre eux. Les charmes qui m'environnèrent à partir du moment où j'eus mis le pied dans ce domaine, ils dansèrent autour de moi, sans relâche, comme une ronde de génies aux formes attirantes, et qui ne me cacha que leurs visages ...

. . . . . .

Dieu ! qui avez créé les malheureuses femmes avec un cœur si enclin à aimer, pardonnez-moi!

Je ne me fais pas meilleure que je ne suis ; je dis fidèlement par où j'ai passé... Mon Dieu, pardonnez-moi !

C'est une chose trop forte pour nous, que l'amour. Vous avez mis dans l'amour trop de douceur ! Douceur, douceur! ce mot me revient sans cesse... Nous en avons tant besoin !... Mon Dieu, pardonnez-moi !

Madeleine ne succombera pas, non que ses propres forces eussent suffi à la résistance, mais grâce aux réserves d'honnêteté, de propreté morale accumulées en elle par l'ascendance irréprochable qu'elle résume et incarne sans même s'en douter. Elle est de celles dont un homme fait son épouse, mais non pas sa maîtresse. Cela, celui qu'elle aime et à qui elle l'a laissé voir en a la révélation au moment où il ébauche sa déclaration. Et il bat en retraite, plus définitivement éconduit que si Madeleine l'eût repoussé. Je ne sais rien, dans le roman français ni dans aucun roman, de plus profond, de plus subtil et pourtant de plus juste, de plus dramatique et en même temps de plus simple que toute cette analyse. Ceux qui, dans une œuvre d'art, sont soucieux avant tout de vérité intérieure poseront souvent le livre pour rêver, en lisant ces chapitres. Car ces phrases simples, qui n'ont l'air de rien, assourdies volontairement, et d'une ferveur cachée, portent loin, très loin, elles descendent surtout très profond. Gris, lourd, sans vie, le style de M. Boylesve ! Ceux qui le jugent ainsi ne font que manifester leur incapacité à distinguer l'or du clinquant. Le

cliquetis amusant des mots lui est étranger, il est vrai, de même que les somptuosités verbales nécessaires à ceux dont la plume s'applique à rivaliser, dans la description du monde extérieur, avec le pinceau des peintres. Et encore un scrupule me vient-il au moment où j'écris cela, en même temps que se présentent à mon souvenir tant de frais et nobles paysages de la vieille France, peints d'une touche exquise. Une grandeur calme, non pas éclatante, mais au suprême degré harmonieuse, se dégage des spectacles de la nature qu'évoque la plume de M. Boylesve. Mais pour la percevoir, cette grandeur où l'âme du spectateur est toujours intimément mêlée, il faut avoir compris, saisi, pénétré cette âme. La notation de tel aspect des choses laissera indifférent le lecteur d'une page isolée de ces romans où tout se tient, où toutes les phrases, pour ainsi dire, se commandent l'une l'autre ; elle ne lui dira rien. Mais elle éveillera des résonnances prolongées dans la sensibilité de celui qui a suivi l'écrivain pas à pas, fidèlement, jusque-là.

* * *

Après ces deux faillites, celle du bonheur domestique et celle de l'amour, Madeleine ne va t-elle pas sombrer dans l'amertume, ou s'enlizer, elle aussi, dans une médiocrité définitive ? Ou bien s'évadera-t-elle, comme la Nora d'Ibsen pour « vivre sa vie » et permettre à son « moi » de s'épanouir en liberté ? Les féministes du type courant, qui commence d'ailleurs à se démoder, le lui conseilleraient. Il leur déplaît qu'elle n'en ait pas même l'idée. M. Camille Maucler le lui reproche en termes sévères. « Elle habite dans sa propre vie comme dans un appartement bien décent, dit-il, mais qui donne sur la cour : elle s'accoutume à vivre moralement sans air et sans lumière, et lorsqu'elle a épuisé déceptions et dégoûts, vieillissant dans la consolation de la passivité aimable, elle salue « l'humble beauté de la vie que nous ne pouvons pas changer » sans avoir, même en rêve, adressé une prière à la fière beauté de la vie que nous transformerions[1]. »

O inintelligence des intelligents ! O incapacité de discerner les ordres de grandeur ! C'est à la fin du roman que brille, victorieux, dans sa pureté sereine, le feu qui couvait sous l'apparente grisaille de ces sept cents pages. Le mari de Madeleine a fait de mauvaises affaires, il doit renoncer à l'espoir de donner à sa femme cette voiture et ce domestique en livrée qui représentent pour lui le *summum* du bonheur et dont elle se passe si bien. Il faut se restreindre, aller se terrer dans un trou de banlieue, se tirer d'affaires avec une unique petite bonne. Tout cela ne serait rien, mais Madeleine découvre, dernier coup, que ce mari qu'elle croyait du moins pouvoir estimer froidement, n'a jamais cessé de la tromper, le plus platement et le plus vulgairement du monde. Le quitter ? D'autres, à sa place, le feraient avec d'autant plus d'allégresse qu'elles n'y perdraient même pas le bien-être matériel. Madeleine a deux enfants ; elle est catholique ; pas un instant, elle ne songe à une séparation qui la libérerait, mais ne remédierait à rien, bien au contraire. Et c'est sur cette page admirable que se termine cette histoire d'une âme de femme :

Tout-à-coup, un beau jour, je reconnus que, précisément, cette résignation étant pour moi la plus dure, c'était à celle là qu'il fallait me soumettre. Accepter la médiocrité du monde, oui, c'était pour moi une tâche plus ardue que de laver les pieds des pauvres ou de bander des ulcères, comme faisait Charlotte de Clamarion. Et quand j'eus résolu d'accomplir cette tâche qui s'impose aux femmes « de la bonne moyenne » dont j'étais, il me sembla que mon appétit de passion était comblé... Ma voie à mi-côte s'allongeait devant moi, droite et unie ; tout orgueil abattu, j'y roulais, emboîtée en des rails d'acier que ma volonté avait étendus sur un plan ; et je goûtais à cet effort plus de bonheur secret que je n'en avais éprouvé lorsque, dans mon emportement, j'avais fui avec indignation le milieu Voulasne. Par la plus âpre lutte que je pusse soutenir contre moi-même, je touchais le plus parfait contentement intime : je refaisais, de mon propre mouvement et par la force des choses, ce que la plus vieille foi de ma famille enseignait comme le devoir élémentaire ; l'expérience me ramenait à mon point de départ un peu dédaigneusement abandonné dans la bourrasque que déchaînent les courants d'air de mon temps. Sur le chemin de retour où je marchais, ne discernais-je pas déjà ces grandes voix, organe mystérieux, échos d'instruments inconnus, dont le timbre n'a pas d'équivalent parmi ceux de ce monde, dont la musique célébrait la dignité de mon origine, la sainteté de ma destinée, et, entre ces deux relais, l'humble beauté de la vie que nous ne pouvons pas changer. « Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous... m'avait dit un jour celui qui se plaisait à m'instruire si dangereusement.

. . . . . .

Lorsque je retournai à Chinon, résolue à ne plus faire de moi qu'un instrument utile au bien des miens et savourant dans cet oubli de moi-même, dans cet adieu définitif à tous mes désirs personnels, dans ce renononcement même à la joie de mieux faire, une autre joie, d'essence plus subtile et plus haute, et qui ne devait plus jamais me manquer, je fis l'émerveillement de tous par la figure heureuse que l'on me voyait et que, au dire de chacun, personne ne m'avait encore vue. J'étais inquiète autrefois, disait-on, j'avais sans cesse l'air d'attendre quelqu'un, de désirer un objet chimérique, de rêver à la lune. A la bonne heure ! on me trouvait, pour la première fois, satisfaite.

Et la vérité m'oblige à dire qu'en face de ce bonheur rayonnant de moi, il ne se trouva personne, dans la maison et hors de là, personne parmi ceux qui pourtant m'avaient enseigné la source secrète de ma présente félicité, qui ne chuchotât — les échos m'en revinrent de toutes parts — « Elle aime !... Elle est aimée !... »

* * *

M. René Boylesve, il semble superflu de le dire, n'a point eu l'intention de soutenir une thèse, de prendre parti, comme l'ont cru quelques-uns, contre l'émancipation des femmes. Cette idée seule le ferait probablement sourire. Artiste, il n'a songé qu'à faire œuvre d'art, qu'à rendre, de son point de vue à lui et avec sa sensibilité personnelle, une des faces du spectacle émouvant que nous offre la vie. Et par là-même, du fait de sa sincérité d'artiste, il s'est trouvé faire une œuvre d'une haute portée morale, et qui, à ce titre, sera discutée dans un cercle beaucoup plus large que celui des purs artistes. Ce n'est pas ici le lieu — un simple article n'y suffirait pas — d'examiner les importants problèmes qu'elle soulève. Mais, dans un autre ordre d'idées, il est une question qui se pose obstinément à l'esprit à mesure qu'on tourne ces pages si pleines de pensées, d'impressions que l'on aurait crues trop délicates pour être rendues par des mots, où tout est à sa place, où pas une fausse note ne vient déranger cette sensation rare que l'on éprouve d'être enveloppé, baigné par la Vérité : Comment un homme a-t-il pu descendre si avant dans l'âme féminine ? Quel fil d'Ariadne lui a permis d'évoluer avec tant de sûreté dans le labyrinthe d'impressions si subtiles, de sentiments si complexes et presque insaisissables ? L'art n'y saurait suffire ; il y faut encore cette science divinatrice qui ne procède que de l'amour. La dédicace qui se lit sur la première page de *Madeleine jeune femme* — UXORI DILECTISSIMAE — nous offre-t-elle peut-être la clé du problème ?

J. DE MESTRAL-COMBREMONT.

Pour refaire un monde, que faut-il? Un grain de sable, un point fixe, pur, lumineux. Travaille à devenir ce point incorruptible.

Edgar QUINET.

[1] *Semaine littéraire* du 13 juillet 1912.